

JOUSSE, JEAN-FÉLIX ET FAMILLE

Le pasteur Jean-Félix Jousse n'a œuvré que quelques années au Québec, mais il est intéressant de suivre la ramification familiale qui touche d'autres évangélistes et pasteurs. C'est à ce titre que nous la présentons. Les membres concernés sont les suivants :

Jean-Félix Jousse (1825-1890)

Jean-Théophile Jousse (1855-1916)

Léa-Eugénie Jousse (1857- 1893)

Eugène-Marcellin Jousse (1890-1954)

Malheureusement, bien des passages mériteraient plus d'éclaircissements, mais nous n'avons pas les informations pour le faire, il nous faut compter avec ces limites.

JOUSSE, JEAN-FÉLIX (1825-1890)

JOUSSE, Jean-Félix, militaire, garçon de café, évangéliste et pasteur baptiste, né à Saint-Nazaire-sur-Charente en France, le 30 août 1825 et décédé à Lachute, Québec, le 2 juin 1890. Il a épousé Georgette-Caroline-Ève Haerrig en 1853. Inhumés dans le cimetière protestant de Lachute.



Jean-Félix Jousse est né à Saint-Nazaire-sur-Charente (Loire-et-Maine) en France, le 30 août 1825¹. Il était le troisième fils d'Étienne Jousse, qui a été aubergiste à Nantes, marchand et tonnelier, et de Marie Millier². Sa mère est décédée quand il n'avait pas encore dix ans et son père migra à Paris avec sa famille. Ils semblent établis à Saint-Germain-des-Prés en face du célèbre et très ancien café Procope. Doués pour la musique, les enfants Jousse y forment une chorale qui chante à l'église. Ils ont perdu leur père le 16 septembre 1840 et doivent voler de leurs propres ailes. Jean-Félix désire être missionnaire et se forme tôt à l'École des missions évangéliques de Paris³ probablement de 1842 ou 1843 à 1845, son frère Théophile (1823-1890) prenant la relève de



Photo ancienne du café Procope

¹ Ne pas confondre avec Saint-Nazaire-sur-la-Loire à 230 km de là. Parmi ses descendants, on trouve les Walcot. Donald Thomas Walcot a retracé la généalogie de sa famille à partir de ses multiples souvenirs et de ceux de ses proches dans une histoire familiale très dense contenant de nombreuses informations sur chaque membre : *The Walcots of Montreal West*, à compte d'auteur, 1984, 92 pages. L'auteur nous en a communiqué des extraits, ce dont nous le remercions chaleureusement. Nous en tirons largement profit, mais notre point de vue est différent, visant à mettre en évidence la dimension franco-protestante de la famille au Québec. Nous utiliserons aussi certaines informations tirées de *L'Aurore* ou d'Ancestry.ca.

². Sa mère est née dans le hameau de Port-aux-Basques tout à côté, à une quinzaine de km du centre de Rochefort. C'est pourquoi on parle généralement de cette ville comme de son lieu de naissance. Don Walcot n'a cependant pas retrouvé les certificats de naissance de ses parents.

³ Cette fréquentation semble corroborée par un passage d'une lettre de son frère écrite plus tard.

1845 à 1848. Cette même année, Félix doit entreprendre son service militaire de sept ans⁴, dont il est libéré au début de 1853 avec certificat de bonne conduite.

À peine six mois plus tard, il épousa Georgette-Caroline-Ève Haerrig. Bien qu'elle soit née à Metz, son père et sa mère venaient de la petite ville de Geuderheim, en banlieue de Strasbourg en Alsace, et étaient originaires de Mullenberg (Berne) en Suisse. Son père était musicien et venait de quitter la fanfare de l'armée. Il habitait Vincennes (alors en banlieue, aujourd'hui dans le 12^e arrondissement de Paris) où il tenait une buvette. Peut-être est-ce là que se sont rencontrés les futurs époux. Bref, la musique est au cœur de leurs intérêts et les séances musicales égaient leurs dimanches après-midi. Le couple aura six enfants enregistrés soit à Vincennes soit à Paris même : Clémentine-Esther (1854-1854), Jean-Théophile (1855-1916) Marie-Madeleine (1856-1922), Léa-Eugénie (1857-1893), Noémie-Marthe (1862-1879) et Paul-Félix (1865-1945).



Par ailleurs, c'est à partir de Vincennes qu'à trente ans, Félix commence une carrière d'évangéliste à laquelle sa formation l'a préparé. C'est la profession qu'il déclare dans tous les actes de l'époque. Bien que nous n'ayons pas de documents pour le confirmer, il est plus que probable qu'il se soit mis au service de la Société des missions de Paris dont il avait fréquenté l'école. Elle devait lui fournir les Nouveaux Testaments et les traités religieux que Félix distribuait dans ses tournées. Nous ne connaissons pas malheureusement où il a pu œuvrer dans la capitale ou dans la région, mais de tels déplacements supposent quelques dépenses, peut-être partiellement défrayées par la société.



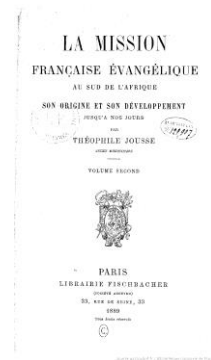
École de la Mission évangélique de Paris

Cependant, comme cela ne payait guère, c'est en étant serveurs pendant une quinzaine d'années que son épouse et lui ont gagné leur vie, travaillant dans le restaurant/bar à limonade de leur parent, quand cela était conciliable pour lui avec son rôle de colporteur ou de prédicateur laïc. Après avoir quitté son emploi au café, il semble continuer pendant quelques années ses activités d'évangélisation.

⁴ Les militaires sont alors choisis par tirage au sort chez les jeunes de 20 ans et leur service pouvait durer jusqu'à sept ans (1846-1853 donc). Un choisi pouvait se trouver un remplaçant moyennement paiement (voir la biographie de Joseph Vessot), mais rien n'indique que ce fut son cas.



Durant ce temps, son frère Théophile était missionnaire dans ce qui s'appelle aujourd'hui le Botswana (fin des années 1840), puis en Afrique du Sud/Lesotho, des années 1850 aux années 1880 environ, d'où l'intérêt pour cette région chez les enfants de Félix. À la toute fin de sa vie, Théophile a fait paraître un livre connu appelé *La mission française évangélique au sud de l'Afrique*⁵.



Le désir de Félix de quitter la France est lié aux événements entourant la Guerre franco-prussienne de 1870-1871 dont il nous faut parler pour comprendre le vécu de la famille Jousse.

La guerre franco-prussienne suivie de la Commune (1870-1871)

Le chancelier Bismark veut unifier les États allemands autour de la Prusse. Il provoque la France qui lui déclare la guerre le 19 juillet 1870. Mal préparées, inférieures en nombre, les troupes françaises ne sont pas à la hauteur et l'empereur Napoléon III capitule le 2 septembre 1870. Ce qui amène la chute du régime et la proclamation de la Troisième république qui sera en place jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Le gouvernement provisoire continue cependant la guerre et recrute des volontaires qui manquent de matériel et d'encadrement, ce qui le conduit à signer un armistice le 26 janvier 1871. L'État allemand est proclamé à Versailles à cette occasion, suivie de l'annexion de l'Alsace-Lorraine et de l'occupation du tiers du territoire français jusqu'en 1873. La France doit de plus verser une indemnité de 5 milliards de francs-or.

La période des troubles n'est pourtant pas finie. Du 18 mars au 28 mai 1871, la Commune de Paris se soulève contre le gouvernement (à majorité monarchiste). Elle met en place une organisation populaire socialiste, la Commune, visant la justice, l'égalité, et la liberté pour les gens ordinaires. D'un athéisme militant, elle est organisée dans un contexte anticlérical, l'attitude réactionnaire du Pape Pie IX face à l'unification de l'Italie (annexion de Rome en 1870) y ayant contribué. En fait, l'on visait particulièrement les catholiques dans la séparation de l'Église et de l'État alors décrétée. Le gouvernement y met un terme, ses troupes écrasant les communards pendant la semaine sanglante (21 au 28 mai) à cause de ses nombreuses exécutions, réprimant les mouvements des autres villes jusqu'au 7 juin 1871.

⁵ Qui porte en sous-titre : *Son origine et son développement jusqu'à nos jours*, Paris, Librairie Fischbacher, 1889, en deux volumes de plus de 400 pages chacun, avec carte. D'après M. Walcot qui s'est procuré le livre, le principal reproche que les gens du lieu adressent à Théophile est qu'il ne s'occupe que de religion et de transfert en Afrique du Sud de méthodes modernes comme le lavage des vêtements, par exemple, sans se soucier suffisamment de la situation politique.

Signalons que la Société des missions de Paris avait ouvert de nombreux *champs de mission*, notamment en Afrique (Lesotho, Zambie, Gabon, Cameroun, Togo et autres), à Madagascar et en Océanie. En 1890, la mission au Lesotho où aura œuvré Théophile et continueront de travailler les Jousse comporte 128 stations d'évangélisation, 81 pasteurs missionnaires, 57 instituteurs européens et 103 instituteurs autochtones. Elle entretient 129 écoles primaires, une école normale d'instituteurs, une école supérieure de jeunes filles, une école industrielle, une école biblique, une école théologique et elle édite un mensuel, *La petite lumière du Lessouto*. Elle rayonne sur une communauté d'environ 50 000 personnes (voir Wikipedia).

Les Jousse se trouvent pris dans la tourmente. Ils avaient fui Vincennes pour chercher refuge ailleurs dans Paris, sans doute jugée alors plus sécuritaire. Durant le siège de la ville, la famine sévissait et les Jousse ne survécurent qu'en mangeant des rats. Félix a conservé par la suite une canne-épée qui visait à le défendre contre les agressions. Il a même été atteint par un éclat ou une balle dont il portait une cicatrice à la jambe. Pas de chance, ils logeaient alors en face d'un baraquement militaire où ils furent témoins d'exécutions de communards et d'autres révoltés au moment de la répression. Pour ajouter encore à leur désarroi, de retour à Vincennes en 1872, les Jousse constatent que l'armée de la Troisième République a détruit leur maison durant la guerre ou la Commune, mais la raison précise de cette destruction loin du centre reste obscure⁶. Cet élément s'ajoutant à la situation traumatisante qu'ils venaient de vivre les a fait penser à émigrer. C'est ce qu'ils feront peu après. La moitié de ses membres a opté pour l'Amérique, l'autre, pour l'Afrique du Sud où on trouve encore des Jousse aujourd'hui.

Le 3 mai 1874, Félix accompagné de son fils Jean-Théophile a pris le bateau pour New York, pensant s'établir aux États-Unis. Une fois à destination, ils ont dû déguerpir rapidement de la ville parce que Jean-Théophile s'était pris de querelle avec un soldat allemand qui s'y trouvait. Ils ont plutôt alors choisi d'aller en direction du Canada. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils ont fait *à pied* les quelque 450 kilomètres qui les séparaient de Rochester au Vermont, à tel point que le fait est devenu légendaire dans la famille⁷. Ils ont pu alors monter dans le train pour rejoindre Montréal. Félix y a établi ses premiers contacts avec les baptistes qui sont prêts à l'engager. Un peu plus tard, il retourne seul à Paris et c'est le 23 mai 1875 qu'il quitte définitivement la capitale française pour Montréal, avec son épouse, Léa, Paul et Noémie cette fois⁸.

Au recensement canadien de 1881, seule Léa vit encore avec ses parents. Théophile est déjà horloger à Montréal, et en 1883, le Lovell présente Paul-Félix comme commis. En fait, il est déjà parti pour la France en août 1882 et a rejoint Marie en Afrique le 25 octobre. Elle est institutrice à l'école de son oncle, est déjà mariée à Paul Casalis, un commerçant, et a deux enfants. Paul y œuvrera pour le reste de sa vie pendant plus de cinquante ans, sa sœur y étant décédée en 1922.

À son arrivée finale au Québec, en 1875, Félix Jousse est colporteur pour la Mission de Grande-Ligne (à Saint-Blaise-sur-le-Richelieu, puis anime l'église de South Ely (Ely-Sud, aujourd'hui dans Valcourt). Cette communauté connaît bien des

⁶ Voir des maisons détruites à Paris à cause des bombardements durant la guerre et la Commune <https://www.pariszigzag.fr/secret/histoire-insolite-paris/photos-paris-la-commune-1871> La mairie de Bercy (où se trouve le 12^e arrondissement) a été incendiée durant la Semaine sanglante. Il n'y a pas que les grands édifices symboliques qui ont été frappés, des rues ordinaires aussi, donc cela aurait pu être à Vincennes également. Bien que le quartier n'ait pas été au cœur des combats, la maison a pu être atteinte par quelques boulets de canon, sans qu'elle ait été particulièrement visée.

⁷ Le passage à l'armée avait dû entraîner le père à la marche, car c'était généralement ainsi que se déplaçaient les militaires.

⁸ Marie-Madeleine n'est pas avec eux, car elle était déjà partie pour l'Afrique du Sud en 1873 à la mission de son oncle à Thaba Bosiu.

fluctuations durant les quelques années où il y sera⁹. En 1878, par exemple, il déplore la perte de 29 membres par émigration aux États-Unis ou ailleurs, mais qu'il lui reste tout de même 88 personnes, jeunes et vieilles. En 1880, son rapport dira que de 30 à 50 personnes sont présentes au culte durant l'hiver et de 70 à 80 l'été, sa chapelle est pleine alors. Sa communauté est donc bien vivante. Il resserre la discipline : prévenir la danse dans la congrégation, éviter tout alcoolisme, déconseiller les mariages mixtes, encourager le culte domestique. Il se permet de longues visites dans les familles durant l'hiver.



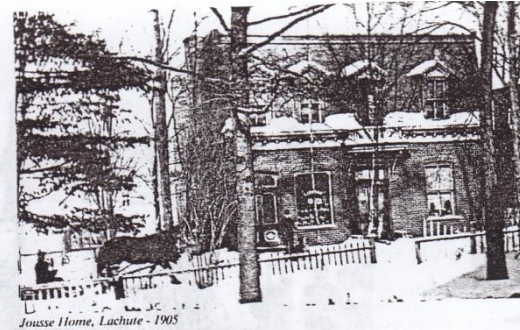
Église de South Ely au moment où il y était

Son épouse l'épaulé sérieusement. Elle s'occupe de la classe biblique le dimanche, offre quelques soirs par semaine des cours aux adultes pour perfectionner leur capacité à lire. De plus, tradition familiale oblige, elle organise une classe de chant, montre à tricoter et à coudre, dans une atmosphère chaleureuse. Les perspectives paraissent intéressantes pour le Comité missionnaire qui fournit les fonds nécessaires pour restaurer le presbytère sous la supervision de Toussaint Riendeau, professeur à l'Institut de Grande-Ligne. Pourtant, l'année 1881 voit Félix si malade qu'il ne peut être aussi actif qu'auparavant et par ailleurs, il doit

constater que l'harmonie n'est pas parfaite entre certains des membres de sa communauté. C'est sur cette note grise que se termine son séjour. *L'Aurore* annonce son départ pour la fin juillet 1881. Il désire rentrer en France pour voir à ses affaires et il continuera d'œuvrer à Paris, dit-on. Son épouse l'accompagne, mais pas ses enfants.

En fait, Félix n'y reste qu'un an, car on le retrouve à Montréal dès 1882, voisin de son fils Jean-Théophile qui est horloger, rue Saint-Hypolite. Cette fois, il ne semble pas avoir pris de responsabilités religieuses, partiellement handicapé par la maladie probablement¹⁰. Son épouse est restée à Paris et ne vient le rejoindre qu'en 1884 prenant Le Normandie au Havre.

En 1885, Félix et Georgette suivent leur fils qui s'installe pour longtemps dans la ville de Lachute. Jean-Théophile s'y fera construire une maison qui est la copie conforme de celle de Vincennes. On y tiendra des après-midi musicaux, on sera ouvert pour accueillir et loger les colporteurs de passage,



⁹ On sait qu'il a prêté main-forte à l'église de L'Oratoire à Montréal au cours de 1876, tout en gardant son poste à Ély.

¹⁰ Nous n'avons pas trouvé de détail sur cette maladie qui l'affecte sérieusement. M. Walcot pense que ce pourrait être une dépression sérieuse suite aux traumatismes vécus qui ont mené à l'émigration. Cependant il y a quand même plusieurs années d'activités qui s'écoulent avant son apparition. Autrement, on peut penser à la tuberculose qui affecte bien des gens à l'époque et prend souvent plusieurs années avant de mener à la mort.

et même le pasteur Rivard de Belle-Rivière qu'épousera Léa-Eugénie peu après.

Les parents ont donc le temps de voir grandir leurs petits-enfants. La maladie emportera le grand-père le 2 juin 1890. Nous n'avons pas trouvé de faire-part soulignant le décès de Félix (ni dans *L'Aurore* ni dans les Rapports annuels). Il est compréhensible qu'il ait été enterré dans le cimetière protestant de Lachute, sa famille pouvant mieux lui rendre ainsi visite. Son épouse lui survivra longtemps puisqu'elle ne décédera que le 26 mars 1908, toujours à Lachute, dans sa maison attenante à celle de son fils.

JEAN-THÉOPHILE JOUSSE (1855-1916)

Jean-Théophile a donc 19 ans quand il arrive au Québec avec son père. Il a fait un apprentissage d'horloger avant de quitter la France. Il était né à Vincennes¹¹ et adolescent, il avait passé par les privations du siège de la ville par les Allemands en 1870. On a vu plus haut qu'il avait eu maille à partir à son arrivée à New York avec un Allemand qui avait insulté les Français. À Montréal, il se trouve vite un lieu d'exercice de son métier et fréquente comme il se doit l'église baptiste de L'Oratoire, rue Jeanne-Mance. C'est là qu'il rencontrera Ephyse Piché qui faisait partie du chœur, la raccompagnera chez elle pour la protéger des importuns catholiques. Il l'épousera le 8 juin 1876. Elle était née à la Côte Sainte-Marie (près de Belle-Rivière) le 21 septembre 1858, et n'avait donc que dix-huit ans¹² et lui, vingt-et-un.



Jean-Théophile est resté onze ans à Montréal (1874-1885) comme apprenti auprès d'un horloger, puis comme horloger lui-même quand son patron est décédé. Il s'est d'abord installé à Waterloo non loin d'Ely, y a ouvert une bijouterie, mais sans succès. Il a alors déménagé à Lachute, où cette fois ce fut une réussite. On l'a déjà signalé, il a fait construire pour sa famille une maison dans le style français qui reprenait l'image de la maison familiale de Vincennes. Il y a bien gagné sa vie. C'était un pince-sans-rire et il adorait faire des farces ou s'amuser. Il adorait aussi la photographie et prenait des images de tout ce qui lui semblait inhabituel. Bon vivant, il accueillait tout le monde lors de pique-niques près de la rivière du Nord ou d'excursions. Il avait aussi une maison de campagne au Lac Louisa (à une vingtaine de km plus au nord).

Pendant dix ans, Théophile a été élu conseiller municipal à la satisfaction de ses mandataires. Comme cela se faisait à l'époque, ce sont les conseillers qui choisissent le

¹¹ Aujourd'hui dans le 12^e arrondissement de Paris. C'est peut-être là un indice sur le lieu d'emploi de son père. Tout comme la naissance à Paris de sa sœur Léa-Eugénie en 1857.

¹² Elle la fille de Pierre Piché (1817-1882) et d'Émeline Filion (1823-1901). Ses parents étaient des piliers de l'Église de Belle-Rivière, dans Sainte-Scholastique, inclus aujourd'hui dans Mirabel. Ils auront trois enfants, aux naissances assez espacées, Paul-Théophile Félix (1877-1937), Albin Ernest (1882-1896, mort adolescent, et Eugène-Marcelin (1890-1954) dont nous parlons ci-dessous. Paul-Théophile-Félix sera aussi horloger comme son père, s'établira en Ontario à Vankleek Hill (Prescott & Russell) non loin du Québec. Il épousera Alice Edith Raney (1874-1964) à Manotick le 30 octobre 1901.

maire. Il accepta la fonction pour un an en 1904. C'est dire que, même dans ce milieu très catholique, la considération pour la valeur du personnage l'emportait largement sur son appartenance religieuse.

Il a cependant eu des moments difficiles. Il a perdu son second fils, ses parents et finalement son épouse. Il a eu de la difficulté à s'en remettre et malgré un voyage en Nouvelle-Angleterre à cette fin, il s'est plutôt laissé aller et est décédé deux ans après elle, « le cœur brisé ».



Théophile Jousse, maire de Lachute en 1904
Source : *Lachute 1885-1985*, p. 27



Éphyse Piché, ici probablement dans les années 1880
Source : Famille Walcot

EUGÈNE-MARCELLIN JOUSSE (1890-1954)



Né à Lachute le 10 janvier 1890, Eugène-Marcellin y demeure aussi pour longtemps. Il reprend le métier et le commerce d'horloger de son père au début des années 1910. Il offre alors une variété de bijoux, de la verrerie, des montres, etc. et il fabrique même des verres pour les lunettes. Comme il ne recule pas devant le progrès, il est aussi agent pour la maison Edison Disc Diamond Phonographs¹³. Il avait un caractère bon enfant et savait accommoder ses clients. Son épouse lui prêtait main-forte et elle en a appris beaucoup sur les bijoux et les réparations de montres ! Le couple s'est bien occupé de ses parents malades. Théophile était cloué sur un lit de douleur et son épouse se plaignait du médecin qui la soignait.

¹³ *Lachute, 1885-1985*, p. 57, dans la section « Parmi les premiers arrivants ». Les Jousse sont amis du pasteur de Belle-Rivière qui habite aussi Lachute, Israël Matthieu (87 ans) et son épouse Christine (59 ans) qui s'occupent de leur petit-fils Willis (7 ans) selon le recensement de 1911.

Après une vingtaine d'années sur place, Eugène vint travailler à Montréal comme commis, laissant le soin de la boutique à son épouse. Un peu plus tard, tous deux déménagèrent à Montréal et Eugène y sera réparateur de montres pour la Bijouterie Birks. À la fin, comme son mari adorait faire des travaux d'aiguille, Helvetia qui avait tout de l'artiste lui dessinait des canevas et lui préparait le travail.

Il décédera à Lachine le 18 septembre 1954, mais sera enterré à Lachute dans le lot familial.

Il avait épousé le 14 février 1912 à Stormont, ON, Ida-Helvetia Bruneau (1891-1970), une enseignante. Ils auront deux enfants : Eugène-Théophile (1913-1992) et Ephyse-Marie (1915-2005). Elle était la fille du pasteur Ismaël (Usmer) Prudhomme Bruneau (1852-1918) et d'Ida-A. Girod (1862-1927). On trouvera sur le site [shpfqb](#)biographies un long rappel de la vie de ce pasteur. Il est intéressant de signaler aussi les nombreuses alliances prestigieuses dans la famille (Sydney Bruneau de Westmount, les Scrivener de Toronto, par exemple).



Ida-Helvetia Bruneau en compagnie d'Ephyse-Marie et de Eugène-Théophile vers 1915.

LÉA-EUGÉNIE JOUSSE (1857–1893)



Marie-Madeleine, Noémie et Léa
vers 1867 à Paris

Pour sa part, Léa-Eugénie Jousse, née à Paris en 1857, a épousé en 1884 Émile-Augustin-François Rivard, alors pasteur de Belle-Rivière et leur premier enfant est né le 13 juin 1885, baptisé sur place le 19 juillet. La proximité des Jousse a sûrement favorisé le choix de son épouse en même temps que, possiblement, le choix de Belle-Rivière comme champ pastoral. Nous avons longuement suivi la carrière de ce pasteur, frère de Lucien-Edouard Rivard (le compilateur du recueil de cantiques *Chants évangéliques* en 1862 et le créateur du journal *L'Aurore* en 1866) qu'on pourra lire en ligne. Le couple Rivard-Jousse aura six enfants¹⁴.

En 1888, les presbytériens confient la paroisse au pasteur Israël Matthieu et François Rivard devient libre. Les méthodistes profitent de sa disponibilité et

¹⁴ Ce seront Émilie 1885, Paul 1886, Lucille 1887, Louis 1888, Eugène 1890 et Irène 1892.

lui offrent en juin de l'employer dans les Cantons-de-l'Est. De 1888 à 1895, il fut donc successivement le pasteur de Saint-Philippe de Chester (1889-1891), d'Acton Vale (1891-1893) et de Roxton Pond (1893-1895), qu'il quitta le 5 juin. C'est durant ce dernier pastorat qu'il perdit prématurément son épouse Léa-Eugénie, le 23 février 1893, décédée à Lachute, sans doute chez ses parents, âgée seulement de 35 ans. Elle sera aussi enterrée sur place. Avec cinq enfants à charge, François préfère sans doute pour un temps abandonner les aléas de la tâche pastorale et va se fixer à Montréal. Il travaille en effet de 1895 à 1907 comme traducteur pour la compagnie d'assurances Sun Life, qui soutenait de diverses façons la mission d'évangélisation auprès des Canadiens français. C'est quand même lui qui élève les enfants, même si certains cas sont difficiles, une fille est bossue, une autre devra être internée, Eugène est mort en bas âge.



Ainsi donc l'immigration au Québec du pasteur Félix Jousse et de ses enfants, même s'il n'a été pasteur actif que quelques années, a conduit sa famille à prendre racine et à enrichir par diverses alliances le protestantisme francophone dans la Province¹⁵.

20 octobre 2020

Jean-Louis Lalonde

¹⁵ Les deux autres enfants de Jean-Félix Jousse ont travaillé en Afrique du Sud, on le sait. Marie-Madeleine a épousé H. A. Casalis vers 1877 dont elle a eu deux enfants. Pour sa part, Paul-Félix a épousé Isabelle Flight en 1892 dont il n'a pas eu d'enfant et puis Mirian Josephine Fry en 1903 dont il a eu quatre enfants. Donald Wilcot a fait la généalogie de la famille Jousse et les inclut dans la sienne ; on pourra s'y référer dans Ancestry.com. Les autres informations sur la famille se trouvent dans l'arbre franco-protestant de ce même site. Le détail de la biographie de Paul se trouve dans *The Wilcots of Montreal West*.